

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes  
(mars - mai 2006)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancons recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : [didion.philippe@wanadoo.fr](mailto:didion.philippe@wanadoo.fr)

**Les belles phrases du trimestre.** « Moïse et Marie, voilà de beaux prénoms pour débiter dans la vie. Mais la vie n'est-elle pas finie avant de commencer ? » s'interroge *Libération* (2 mars) à propos de *Bienvenue au paradis* de Patrice Robin (P.O.L.).

Cité dans *Jeux d'épreuves* (France Culture, 11 mars) : « Une loi physique décrit cela. Ton regard plongea dans le mien et mes yeux furent attirés par les tiens comme un aimant aspire sans rémission la limaille de fer. » (Aurélie Filippetti, *Un homme dans la poche*, Stock).

« Qu'est-ce qu'être père ? C'est aller jusqu'au bout d'être là », nous dit Dominique Sampiero dans *La petite présence* (Grasset) cité par *Le Monde des livres* (24 mars).

« Le passé n'est que l'avenir qui a mal tourné. » (Michel Monnereau, *Carnets de dérouté*, La Table ronde).

« Je susurre ce livre comme on vient d'une fraternité du silence. » (Marc Lambron, *Une saison sur la terre*, Grasset).

« Ouvrons grand les yeux : il n'y a pas de fin à l'inertie d'un couple voyant venir l'Hiver. » (Catherine Chauleur, *La vie tango*, Belfond).

Dans *Le temps des séparations* de Roger Grenier (Gallimard) « on croit deviner un vertige de la damnation, alors qu'il s'agit sans doute d'une damnation du vertige. » *Libération* (11 mai).

« Les dialogues sans apprêts disent l'incommunicabilité des consciences », dit *Le Figaro littéraire* (2 mars) au sujet de *Villa Amalia* (Pascal Quignard, Gallimard). Un exemple suffira :

« Je suis content de t'avoir retrouvée.

– J'ai envie de tartines, lui dit-elle. »

**Prix.** *Télérama* (8 mars) est fier d'annoncer la création du prix qu'il parraine avec France Culture, prix qui « récompensera chaque année une œuvre de fiction écrite en langue française et publiée en janvier ou février. » Pour la première édition, les jurés ont le choix entre dix ouvrages ainsi présentés : le premier est « subtilement politique et parfaitement drôle », l'auteur du deuxième « ne traque que l'essentiel : la vie », le troisième révèle « une voix », le quatrième a « l'art de manier tout ensemble, l'individuel et le collectif, le poétique et le politique », le cinquième « mêle histoire et rêverie, chimères et sciences pour [...] rendre un hommage poétique à l'esprit des Lumières », le sixième est « un des plus beaux textes » de son auteur, le septième est « un roman beau comme une Fender, sentimental comme une répétition basse-batterie au fond du garage », le huitième « une partition subtile et inspirée », le neuvième « un texte à la sensualité et au charme entêtants » et le dixième « un régal de

drôlerie carnavalesque, un moment de grâce poétique. » On plaint les jurés d'avoir eu à distinguer un lauréat parmi tous ces chefs-d'œuvre.

**Références.** « On pense à un western spaghetti, rehaussé par un sextuor de Schubert », *Le Figaro littéraire* (30 mars) à propos de *Comme des héros sans guerre* de Stephen Carrière (Albin Michel).

Selon le même supplément (13 avril) Jean-Marie Dallet, auteur d'*Au plus loin du tropique* (Editions du Sonneur), déboule « sous une simple misaine, rond comme un Queffélec, roublard comme un Orsenna, baratineur comme un Deniau, fier comme un hauban. *Au plus loin du tropique* est un tableau de Gauguin à l'ombre de *Tahiti Jim* et de *Dieudonné Soleil*. »

**Brosse à reluire.** « Eve de Castro a du culot et elle peut se le permettre : sa plume donne des ailes à son audace [...] un livre qui captive sans manquer d'émouvoir [...] L'air du temps souffle dans ces pages [...] Eve de Castro nous parle du monde mondialisé [...] nous offre une galerie de portraits brossés avec brio [...] une gerbe de figures finement confiées au lecteur. Le besoin de tenir en haleine n'inhibe pas la magie des mots. La tapisserie est fine, l'ensemble si intelligemment mené que l'on pourrait relire le livre une deuxième fois. Elle s'autorise les subjonctifs imparfaits et les incursions dans l'intériorité de ses personnages dont certains ont une pureté vulnérable qui vous habite encore, une fois le livre refermé et le mystère éclairci. » Bel étalage de cirage de la part d'Alice Ferney pour l'auteur de *La trahison de l'ange* (Robert Laffont) dans *Le Figaro littéraire* (20 avril).

Le même *Figaro littéraire* (27 avril) s'extasie comme de coutume sur le dernier livre de Philippe Delerm (*A Garonne, Nil*) : « Et quel bonheur quand, équipé d'un objet, d'une boisson, d'une marque, il dépeint, fulgurant, une époque révolue : là, c'est le goût de la menthe à l'eau (si belle avec ces verts colorants)... » et autres propos de la même eau, colorée ou non. Une révélation tout de même : « Oui, ce livre est sûrement le plus intime de Philippe Delerm. Il y avoue même qu'il a consulté le dictionnaire étymologique ». Après le *Journal littéraire* de Léautaud, les dictionnaires : Delerm se muscle.

Le même numéro semble indiquer que le nouveau directeur du supplément, Etienne de Montety, tient à faire oublier le côté acerbe de son prédécesseur Angelo Rinaldi. Son portrait de François Cheng n'a rien du supplice chinois : « il semble que son propos surgisse au terme d'un processus sans fin, à la manière de la vague lancée à l'assaut du rivage qu'elle parvient à submerger. Du ressassement, sa pensée naît. » Et quelle pensée, si l'on en croit une phrase extraite des *Cinq méditations sur la beauté* (Albin Michel) : « Chaque beauté illustre toujours le premier matin du monde. »

« Virginia Woolf reprochait à la littérature de colorier le monde en noir, elle n'avait pas tort, remercions Monsieur Dutourd qui sait y ajouter les couleurs de la gaieté et les cotillons de la dérision », *Le Figaro littéraire* (11 mai) à propos du dernier livre de l'académicien expert en cotillons (*Les perles et les cochons*, Plon).

**Obscurantisme.** *Libération* (16 mars) s'entretient avec Hubert Lucot, auteur du *Centre de la France* (P.O.L.) : « C'est un livre sur la mémoire et le sexe, vu de l'intérieur du sexe -sexe étant pris métonymiquement -, où les scènes sexuelles sont écrites non pas en voyeur, mais avec le sexe lui-même. » Une citation pour le prouver : « La CHOSE – non pas accomplir l'acte nommé chose par les légers, mais ETRE LA CHOSE – constituait notre destin immédiat sous une forme volumineuse : nous transformions du temps passif (la longue

attente ? Parfois le bref moment d'un café retiré nous montions dans la chambre secrète) en espace actif, lequel était nous-mêmes adoptant une forme neuve, nue, crue, nous accomplissions une généralisation aux multiples dimensions, du chemin linéaire de nos sexes intensément pensés comme l'âme active (passive) de nos corps. » Ce sexe écrit comme un pied.

*Le Figaro littéraire* (23 mars) publie une lettre de Maurice G. Dantec : « Je suis catholique, pour moi, la post-humanité est soit l'Antéchrist massifié/re-ingénieré, soit le Christ lui-même, ou disons son annonce, c'est-à-dire l'homme réunifié, corps-esprit au contraire des fantômes décorporels de la société moderne. Mon dernier roman, *Cosmos incorporated*, clouait, à mon sens, le cercueil de ce nihilisme new-age et tentait au contraire de démontrer le caractère essentiel du CORPS – corps de l'homme image de Dieu, Corps Divin du Christ, corps lumineux des saints – pour toute véritable transcendance. » La lettre se conclut sur l'envoi des « transatlantiques amitiés » de l'auteur. Il aurait pu dire transcosmiques.

**Original.** Dans *J'étais derrière toi* (Nicolas Fargue, P.O.L.), on est selon *Le Figaro littéraire* (2 mars) « au centre palpitant des contradictions où se débat un homme déchiré entre deux femmes : la mère de ses enfants qu'il aime avec passion, mais une passion tordue, et une jeune fille gracile qui lui ressemble et dont la douceur l'attire. » Palpitant, c'est le mot.

Jean-Marc Roberts, directeur littéraire aux éditions Stock, croit beaucoup, d'après *Le Figaro littéraire* (9 mars), au nouveau roman d'Eric Faye prévu pour la rentrée de septembre. « Le sujet est original. Un homme consulte un médecin parce qu'il a une drôle d'odeur. En sortant du cabinet, il s'assoit sur un banc. Un autre homme s'installe à côté de lui et remarque : 'Tiens, nous avons la même odeur !' »

Portrait de Blandine Le Callet, auteur d'un premier roman qui se vend bien (*Une pièce montée*, Stock) dans *Le Figaro littéraire* (23 mars) : « Elle désire devenir écrivain depuis qu'elle a dix ans mais ne veut pas mettre l'écriture au centre de son existence. » A quoi bon alors ? Ce qu'elle dit de son roman : « J'ai choisi de raconter un mariage parce que c'est un événement qui compte pour un grand nombre de gens... » Pour les gens mariés, certainement.

**Style.** Exotique *Figaro littéraire* (23 mars) : « L'écriture d'Ananda Devi [*Eve de ses décombres*, Gallimard] a ses racines dans l'île Maurice de son enfance, et bien qu'une souffrance crue l'innerve, elle a la grâce d'une liane et la saveur sucrée de la mangue. »

Selon le même *Figaro littéraire*, la langue d'Antoine Volodine (*Nos animaux préférés*, Seuil) « joue aux autos tamponneuses, faisant par exemple s'encastrent le terme 'monarque' avec celui du 'coelacanth', afin d'enfanter le mot 'monacanth'. » Nos félicitations aux parents.

François Taillandier présente dans *Le Monde des livres* (31 mars) le deuxième tome de son projet romanesque, *La grande intrigue tome 2 : Telling* (Stock) : « ... je ne propose pas un récit dominant très stable, mais des séquences aux styles contrastés. J'ai inventé un mot pour ça : telling. » James Joyce n'y avait pas pensé.

*Franz et Clara* de Philippe Labro (Albin Michel) est « un roman presque classique, servi par une écriture peignée et dégraissée de tout adjectif inutile [...] Avec un rare soin du détail, armé de son fusil à tuer les adverbes, il met à jour les différentes contradictions [...]. » (*Le Monde des livres*, 5 mai). Plus d'adverbes, plus d'adjectifs, Labro, lentement et sûrement, s'approche du néant. Même *Le Figaro littéraire* (11 mai), de la part duquel on attendait plus

de mansuétude, le remarque : « La deuxième partie jusqu'à l'épilogue (attendu) relève davantage des fictions dont sont saturés les magazines féminins.

**Salon.** « Au Salon du livre, l'armée de terre risque de ne pas passer inaperçue ! Son stand sera garni d'un buffet 'infanterie de marine'. Au menu : sardines, oignons, saucisson, vin rouge et pain, au son de la musique des troupes de marine. Le stand, animé par des militaires en treillis, accueillera des anciens lauréats du prix Erwan-Bergot décerné par l'armée de terre (Pierre Schoendoerffer, Guy Perrier, François Bizot, Jean-Christophe Rufin) ayant illustré dans leurs livres le sens de l'engagement et celui du dépassement de soi. » (*Le Figaro littéraire*, 2 mars).

**Stylo-pompe.** Au même Salon du livre, Porte de Versailles, le dimanche 19 mars, à 10 h, au stand des éditions Jacob-Duvernet, Raymond Poulidor a dédié son livre *Poulidor par Raymond Poulidor*. Jean-Jacques Lefrère l'a vu : il a les cheveux blancs et un visage rouge et gonflé.

**Versification.** *Le Figaro littéraire* (23 mars) signale que *Pause 1. L'Enfance de l'art* de Stéphane Denis (Fayard) est « un livre très drôle, clôt (sic) par un alexandrin racinien : « J'ai habité mes livres, j'ai vécu dans le monde. » Drôle d'alexandrin, assurément.

**Alimentation.** *Libération* (23 mars) signale la sortie de *Viande froide cornichons*, de son collaborateur Edouard Launet (Seuil). Peut-être une réponse aux *Pissenlits et petits oignons* de Thomas Paris paru quelque temps auparavant (Buchet/Chastel).

**Pédagogie.** « Je vais donc te raconter l'histoire de la philosophie. Pas toute, bien sûr, mais quand même ses cinq plus grands moments... » Comment résister à l'entame d'*Apprendre à vivre, traité de philosophie à l'usage des jeunes générations* (Plon) de Luc Ferry citée dans *Le Figaro littéraire* (30 mars) ?

**Toponymie.** Claude Ponti, auteur du *Monde et inversement* (L'Olivier), « né le 22 novembre 1948 à Lunéville, entre lune et ville », nous apprend Jean-Baptiste Harang dans *Libération*. On imagine ce qu'il aurait à dire sur un auteur originaire de Trouville.

**Bibliophilie.** Une révélation communiquée par Jean-Paul Goujon : le roman *La Toison d'or* n'est pas, comme l'affirment toutes les bibliographies, de Jean de Gourmont, mais de son frère Remy de Gourmont. C'est ce qu'affirme expressément le catalogue de la Bibliothèque érotique Gérard Nordmann (vente Christie's Paris, 27 avril 2006), où ce livre est catalogué sous le n° 160, sous le nom de Rémy de Gourmont (avec un accent sur le prénom, bien entendu). Affirmation et accent répétés dans le corps de la fiche, pour le lecteur distrait.

**En résumé.** « En aidant Alice à porter son panier plein de poires, le jeune homme a oublié chez elle les fraises qu'il venait d'acheter, ayant promis aux jumelles d'en faire une tarte. Sous prétexte de récupérer les fraises, il retourne chez Alice. Elle n'est pas vraiment accueillante, pas plus que sa sœur Clémence, totalement mutique. Pourtant, il revient encore et c'est là que tout bascule, quand il aperçoit, au-dessus d'une armoire, des kachinas. Alice est étonnée qu'il connaisse les Hopis, leur art et leur tradition. C'est un souvenir d'enfance, son père tenait une galerie à Paris, rue du Bac, et entreposait parfois des kachinas dans la chambre de son fils. » On n'en dit pas plus, Josyane Savigneau s'en charge pour faire de *Dans l'or du temps* (Claudie Gallay, éditions du Rouergue) un résumé passionnant dans *Le Monde des livres* (12 mai).

**Hitchcockien.** Echo du *Monde des livres* (19 mai) : « Daniel Schneidermann est David Serge, auteur des *Langues paternelles*, paru chez Robert Laffont en janvier 2006. C'est lui-même qui a fini par révéler l'identité du pseudonyme sur son blog. » Il était temps, le suspense devenait insoutenable.

**Le coin des cuistres.** *Libération* (11 mai) à propos du *Guide polar, 200 romans* édité par la FNAC : « voilà un guide (bon marché), plutôt accorte (sic), facile d'accès et ludique, avec en introït un survol historique rapide mais ad hoc [...] L'absence de prétention caractérise tout l'ouvrage. » Ce n'est pas le cas de certaines critiques.

« Mais Goulaine [*Les Seigneurs de la mort, La Table ronde*], tel un korrigan échappé des landes de la Brière, allume une nouvelle fois des feux de joie pour donner à cette fête tragique qu'est la vie une lumière qui n'appartient qu'à lui. », Etienne de Montety, *Le Figaro littéraire* (18 mai).

**Bandeaux.** On s'est attardé ce trimestre à lire les bandeaux habillant les livres exposés sur les tables des libraires.

Au rayon économie :

« Auteur n° 1 en Grande-Bretagne »

« Deux millions d'exemplaires vendus, traduit en 35 langues »

« Le plus grand succès de tous les temps au Japon »

« Le best-seller gay en Italie »

« Plus d'un million d'exemplaires vendus aux Etats-Unis »

« Par l'auteur de *Et après...* et *Sauve-moi*. 800 000 exemplaires vendus. Traduit en douze langues »

Au rayon famille et proches :

« L'incroyable destin de la fille secrète des Chirac »

« La mélancolie des pères »

« Tous bigames »

« Maman, pourquoi toute la famille a la peau blanche, sauf moi ? »

« N'allez plus aux enterrements de vos amis, vous allez vous faire repérer »

Au rayon histoire :

« Par amour et par vengeance, une princesse du désert défie l'empire de Rome »

« Un Dumas moderne »

« Des meurtres terrifiants, un pape affaibli, une jeune fille amoureuse... Découvrez la face cachée de la Renaissance »

« On a volé la vraie croix du Christ »

Au rayon psychologie :

« Le regard d'un autiste. Fascinant. »

« Le grand livre de l'estime de soi »

Au rayon esthétique :

« La beauté sauvera-t-elle le monde ? »

Et au rayon surgelé, notre préféré, pour un livre intitulé *Flic de supermarché* :

« L'espion qui venait du rayon frais »

**Point final.** « J'ai eu de fort bonne heure le sentiment de n'être pas né pour rien. » Maurice Druon, *L'aurore vient du fond du ciel. Mémoires* (Plon/De Fallois).